



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

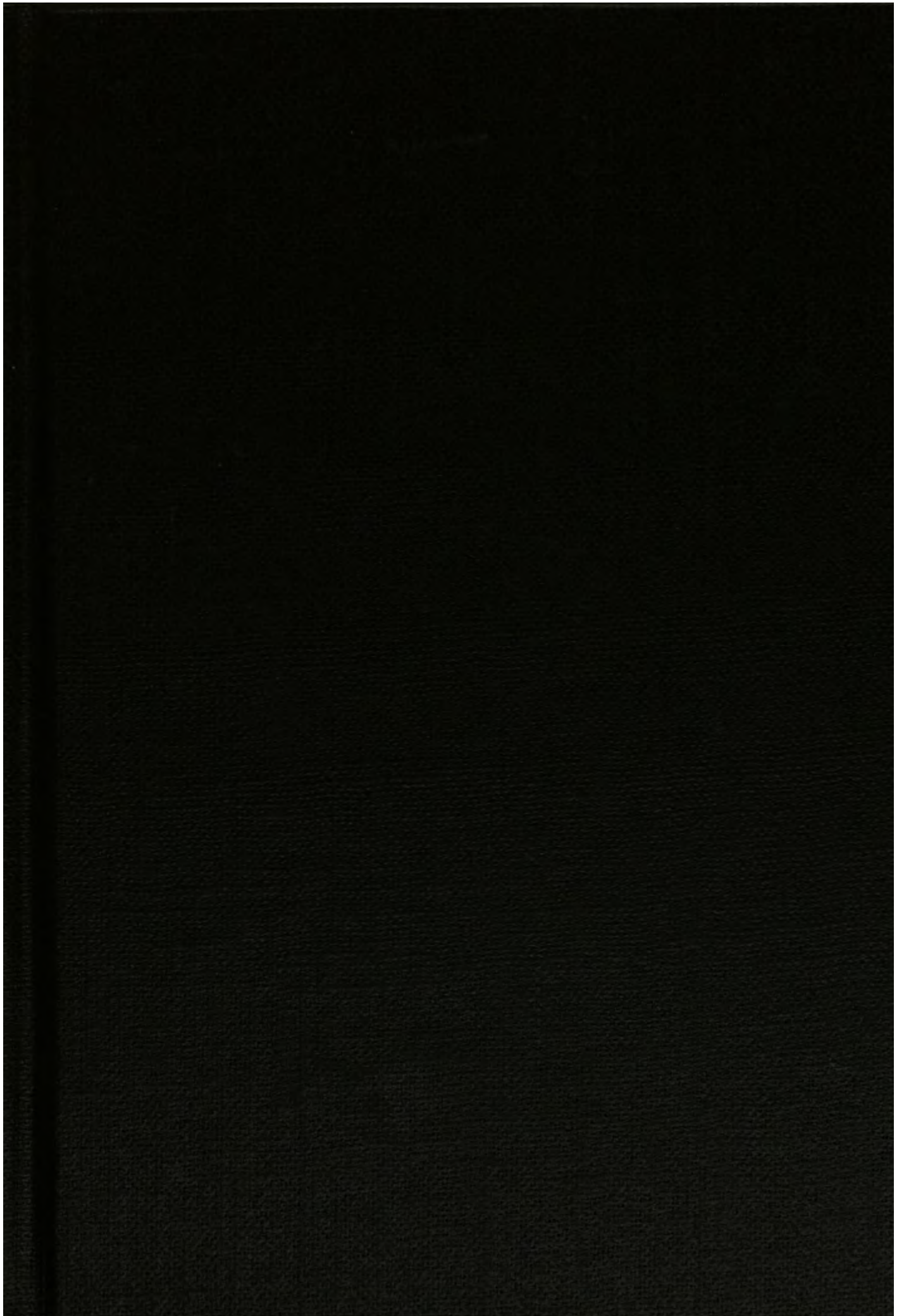
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



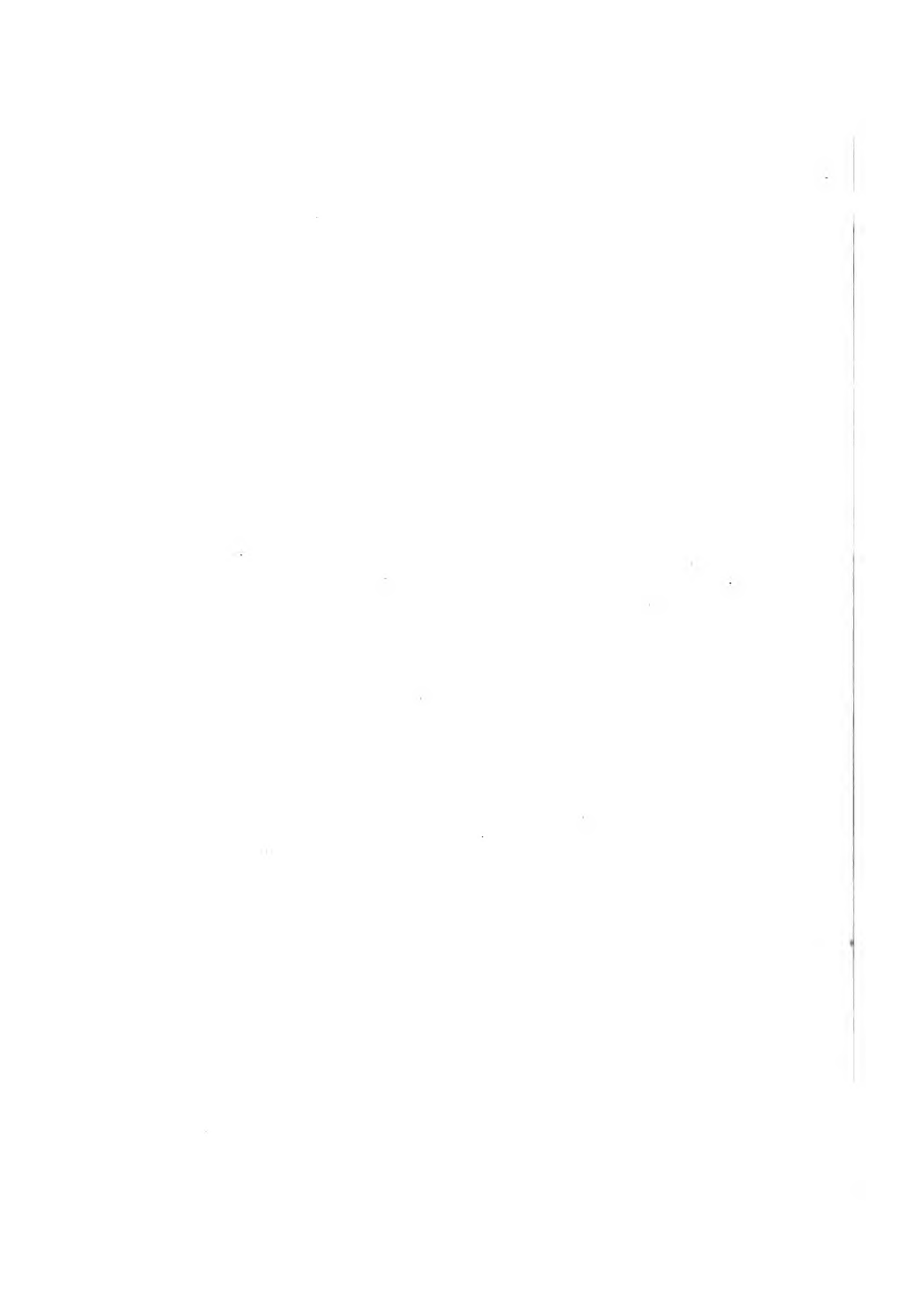


REP. F. 15 839

Joseph S. Parnini
Lucas 1919.

From Mother

~~1/P~~



PREMIÈRES POÉSIES

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*

FRANÇOIS COPPÉE

PREMIÈRES
POÉSIES

Le Reliquaire. — Poèmes divers.

Intimités.



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33



A MON CHER MAITRE

LECONTE DE LISLE

Je dédie mes premiers vers

F. C.

LE RELIQUAIRE



PROLOGUE

*C*omme les prêtres catholiques,
Sous les rideaux de pourpre, autour
De la châsse où sont les reliques,

*Brûlent, dans leur mystique amour,
Les longs cierges aux flammes pures,
Fauves la nuit, pâles le jour,*

*Qui jettent des lueurs obscures
Sur les bijoux tristes et noirs
Perdus dans l'or des ciselures •*

*Et de même que, tous les soirs,
Ils font autour du reliquaire
Fumer les légers encensoirs ;*

*Dédaignant la douleur vulgaire
Qui pousse des cris importuns,
Dans ces poèmes je veux faire*

*A tous mes beaux rêves désuets,
A toutes mes chères reliques,
Une chapelle de parfums*

Et de cierges mélancoliques.





VERS LE PASSÉ

LONGUEMENT poursuivi par le spleen détesté,
Quand je vais dans les champs, par les beaux soirs d'été,
 Au grand air rafraîchir mes tempes,
Je ris de voir, le long des bois, les fiancés
Cheminer lentement, deux par deux, enlacés
 Comme dans les vieilles estampes;

Car je dédaigne enfin les baisers puérils
Et la foi des seize ans, fleur brève des avrils,
Éphémère duvet des pêches,
Qui fait qu'on se contente et qu'on est trop heureux
Si la femme qu'on aime a les bras amoureux,
L'âme neuve et les lèvres fraîches.

Elle est évanouie à jamais la candeur
Qui fait que l'on s'éprend d'un petit air boudeur
Qui n'est bien qu'à travers le voile,
Et qu'on n'a pas de mots assez ambitieux
Pour dire à ses amis qu'elle a de jolis yeux,
Couleur de bleuet et d'étoile.

Et c'est la fin. Mon cœur, quitté des anciens vœux,
Ne saura plus le charme infini des aveux
Et ce bonheur qui vous inonde
Parce qu'un soir de mai, dans les bois, à Meudon,
Sur votre épaule, avec un geste d'abandon,
Elle a posé sa tête blonde.

Et pourtant j'ai connu tout cela ; j'ai connu
Même ces doux projets de bonheur ingénu
Dont l'âme si bien s'accommode :
L'hiver, le coin du feu, la chambre aux sourds tapis,
Et, dans un frais berceau, deux enfants assoupis
Auprès de leur mère qui brode.

Mais cet espoir, hélas ! d'un avenir doré,
Ces apparitions, ces rêves ont duré
Le temps d'une aube boréale,
Et mon esprit partit aux pays fabuleux
Où l'on pense cueillir les camélias bleus
Et trouver l'amour idéale.

Là, j'ai beaucoup souffert, et j'en reviens meurtri.
En d'indignes plaisirs à jamais j'ai flétri
Les saintes blancheurs de mon âme.
Je reviens du rivage où j'avais émigré,
Et j'ai le front très pâle ; et cependant, malgré
Ce que j'ai souffert par la femme,

Malgré ce cœur brisé, sans espoir et sans foi,
Ces débauches qu'on fait à la fin malgré soi
Comme de hideuses besognes,
Sans cesse je retourne à mon passé riant,
Ainsi qu'aux premiers froids, toujours, vers l'Orient
Reviennent les blanches cigognes.





SOLITUDE

JE sais une chapelle horrible et diffamée,
Dans laquelle autrefois un prêtre s'est pendu.
Depuis ce sacrilège effroyable, on a dû
La tenir pour toujours aux fidèles fermée.

Plus de croix sur l'autel, plus de cierge assidu,
Plus d'encensoir perdant son âme parfumée.
Sous les arceaux déserts, une funèbre armée
De feuilles mortes court en essaim éperdu.

Ma conscience est cette église de scandales ;
Mes remords affolés bondissent sur les dalles ;
Le doute, qui faisait mon orgueil, me punit.

Obstiné sans grandeur, je reste morne et sombre,
Et ne puis même plus mettre mon âme à l'ombre
Du grand geste de Christ qui plane et qui bénit.





ADAGIO

LA rue était déserte et donnait sur les champs.
Quand j'allais voir, l'été, les beaux soleils couchants,
Avec le rêve aimé qui partout m'accompagne,
Je la suivais toujours pour gagner la campagne
Et j'avais remarqué que, dans une maison
Qui fait l'angle et qui tient, ainsi qu'une prison,
Fermée au vent du soir son étroite persienne,
Toujours, à la même heure, une musicienne

Mystérieuse, et qui sans doute habitait là,
Jouait l'adagio de la sonate en *la*.
Le ciel se nuançait de vert tendre et de rose,
La rue était déserte; et le flâneur morose
Et triste, comme sont souvent les amoureux,
Qui passait, l'œil fixé sur les gazons poudreux,
Toujours à la même heure, avait pris l'habitude
D'entendre ce vieil air dans cette solitude.

Le piano chantait sourd, doux, attendrissant,
Rempli du souvenir douloureux de l'absent
Et reprochant tout bas les anciennes extases.
Et moi, je devinais des fleurs dans de grands vases,
Des parfums, un profond et funèbre miroir,
Un portrait d'homme à l'œil fier, magnétique et noir,
Des plis majestueux dans les tentures sombres,
Une lampe d'argent, discrète, sous les ombres,
Le vieux clavier s'offrant dans sa froide pâleur,
Et, dans cette atmosphère émue, une douleur
Épanouie au charme ineffable et physique
Du silence, de la fraîcheur, de la musique.

Le piano chantait toujours plus bas, plus bas;
Puis, un certain soir d'août, je ne l'entendis pas.

Depuis, je mène ailleurs mes promenades lentes.
Moi qui hais et qui fuis les foules turbulentes,
Je regrette parfois ce vieux coin négligé.
Mais la vieille ruelle a, dit-on, bien changé :
Les enfants d'alentour y vont jouer aux billes,
Et d'autres pianos l'emplissent de quadrilles.





A TES YEUX

T ELLE, sur une mer houleuse, la frégate
Emporte vers le Nord les marins soucieux,
Telle mon âme nage, abîmée en tes yeux,
Parmi leur azur pâle aux tristesses d'agate ;

Car j'ai revu dans leur nuance délicate
Le mirage lointain des Édens et des cieux
Plus doux, que ferme à nos désirs audacieux
La figure voilée et sombre d'une Hécate.

Hélas ! courbons le front sous le poids des exils !
C'est en vain qu'aux genoux attiédís des amantes
Nous cherchons l'infini sous l'ombre de leurs cils ;

Jamais rayon d'amour sur ces ondes dormantes
Ne vibrera, sincère et pur, et les maudits
Ne retrouveront pas les anciens paradis.





ET NUNC ET SEMPER

Sous l'éclat blanc du jour, sous la fraîcheur des cèdres,
Sous la nuit où poudroie un peuple de soleils,
Longtemps j'ai promené mes souvenirs, pareils
Aux tragiques douleurs des Saphos et des Phèdres.

Mais l'azur clair, les bois profonds, les blondes nuits,
En moi n'ont point versé leurs influences calmes ;
Sous les astres, sous les rayons et sous les palmes,
Sans espoir je promène encore mes ennuis.

Que la forêt frémissse ainsi qu'un chœur de harpes
Ou que le soir s'embaume aux calices ouverts,
Le son ou le parfum des maux jadis soufferts
Descend sur ma pensée en funèbres écharpes.

Ames tristes des fleurs, chastes frissons des bois,
Me laissez-vous donc, puisqu'il faut que je sente
Dans vos aromes chers les baisers de l'absente,
Et que j'entende en vos échos vibrer sa voix?





L'ÉTAPE

A Albert Mérat

LES longs récits autour du poêle, à la caserne,
La guinguette et l'amour ne sont plus de saison;
Boucle ton sac et sangle à tes reins la giberne,
Conscrit, le régiment change de garnison.

La route est sèche et blanche, et lointain l'horizon;
Si tes pieds sont meurtris, marche dans la luzerne,
Et ne regarde pas le houx de la taverne :
Les traînards ont la belle étoile pour maison.

— Je suis du régiment de misère. La tombe,
Dernière étape, est loin encore, et je succombe
De fatigue, de faim, de soif et de chaleur.

Je marche, sans espoir que mon tourment s'apaise,
Et, comme un soldat fait de l'arme qui lui pèse,
Je ne puis que changer d'épaule ma douleur.





SOUS LES BRANCHES

PALPITANTE encore du bal,
Elle voulut, la blonde fille,
M'accompagner jusqu'à la grille
Où j'avais lié mon cheval.

Malgré l'appel des ritournelles,
Au jardin nous nous attardions,
Et les choses que nous disions
Étaient tristes et solennelles.

Nous avons pris le long chemin,
Nous avons pris le chemin sombre.
Je ne la voyais pas dans l'ombre,
Mais je la tenais par la main.

Nos baisers rythmaient nos paroles,
Et nous suivions, tendres et las,
La voûte obscure des lilas,
Qui s'étoilait de lucioles.

Et ma chevelure baignait,
Comme dans l'eau les pleurs d'un saule,
Son front posé sur mon épaule,
Son doux front qui s'abandonnait.

Et pour que l'opaque ramure
Couvrît notre rêve enchanté
De silence et d'obscurité,
La brise apaisait son murmure.



LA TRÈVE

LA fatigue nous désenlace.
Reste ainsi, mignonne. Je veux
Voir reposer ta tête lasse
Sur l'or épars de tes cheveux.

Tais-toi ! Ce que tu pourrais dire
Sur le bonheur que tu ressens,
Jamais ne vaudrait ce sourire
Chargé d'aveux reconnaissants.

Sous tes paupières abaissées,
Cherche plutôt à retenir
Pour en parfumer tes pensées
L'extase qui vient de finir.

Et pendant ton doux rêve, amie,
Accoudé parmi les coussins,
Je regarderai l'accalmie
Vaincre l'orage de tes seins.





BOUQUETIÈRE

UN maître, de qui la palette
Se plaisait aux sombres couleurs,
A peint un élégant squelette
Portant un frais panier de fleurs.

Près de lui, la danse macabre,
Comme les plis d'un noir drapeau,
Ondoie ; et reîtres à grand sabre,
Écoliers la pipe au chapeau,

Moines chauves, rois lourds d'hermine,
Bourgeois à ventres de bedeaux,
Mendiants fiers de leur vermine,
L'emplâtre à l'œil, la loque au dos,

Tous passent, enlaçant des filles
Ou marchant d'un air rogue et sec,
Ou clochetant sur des béquilles,
Au son du fifre et du rebec.

Pourtant la bande tout entière
Suspend sa danse et son caquet
Devant la maigre bouquetière,
Et chacun lui prend un bouquet.

Vieil artiste mélancolique,
Quels sont ces ious ? Dans quel dessein
Cachent-ils comme une relique
Ces fleurs mortelles dans leur sein ?

Je ne sais. Mais sur ma poitrine,
Souvenir des amours défunts,
Une fleur jadis purpurine
A vécu ses derniers parfums.

Ainsi qu'on fait d'une amulette,
Je la garde là, mais j'en meurs :
Et je songe au morne squelette
Prodiguant ses funèbres fleurs.





LE CABARET

A Léon Valade

DANS le bouge qu'emplit l'essaim insupportable
Des mouches bourdonnant dans un chaud rayon d'août,
L'ivrogne, un de ceux-là qu'un désespoir absout,
Noyait au fond du vin son rêve détestable.

Stupide, il remuait la bouche avec dégoût,
Ainsi qu'un bœuf repu ruminant dans l'étable.
Près de lui le flacon renversé sur la table,
Se dégorgeait avec les hoquets d'un égout.

Oh ! qu'il est lourd le poids des têtes accoudées
Où se heurtent sans fin les confuses idées,
Avec le bruit tournant du plomb dans le grelot !

Je m'approchai de lui, présentant quelque drame,
Et vis que, dans le vin craché par le goulot,
Lentement il traçait du doigt un nom de femme.





LA VAGUE ET LA CLOCHE

UNE fois, terrassé par un puissant breuvage,
J'ai rêvé que, parmi les vagues et le bruit
De la mer, je voguais sans fanal dans la nuit,
Morne rameur, n'ayant plus l'espoir du rivage.

L'Océan me crachait ses baves sur le front
Et le vent me glaçait d'horreur jusqu'aux entrailles;
Les lames s'écroulaient ainsi que des murailles,
Avec ce rythme lent qu'un silence interrompt.

Puis tout changea. La mer et sa noire mée
Sombrèrent. Sous mes pieds s'effondra le plancher
De la barque... Et j'étais seul dans un vieux clocher,
Chevauchant avec rage une cloche ébranlée.

J'étreignais la criarde opiniâtrément,
Convulsif, et fermant dans l'effort mes paupières;
Le grondement faisait trembler les vieilles pierres,
Tant j'activais sans fin le lourd balancement.

Pourquoi n'as-tu point dit, ô rêve! où Dieu nous mène?
Pourquoi n'as-tu point dit s'ils ne finiraient pas,
L'inutile travail et l'éternel fracas
Dont est faite la vie, hélas! la vie humaine?





UNE SAINTE

A ma Mère

C'EST une vieille fille en cheveux blancs; elle est
Pâle et maigre; un antique et grossier chapelet
S'égrène, machinal, sous ses doigts à mitaines.
Sans cesse remuant ses lèvres puritaines,
D'où tombent les *Pater noster* et les *Ave*,
Et laissant son tricot de laine inachevé,
Droite, elle prie, assise au coin d'un feu de veuve,
Dans sa robe de deuil rigide et toujours neuve.

Le logis est glacé comme elle. Le cordeau
Semble avoir aligné les plis droits du rideau,
Que blêmit le reflet pâle d'un jour d'automne;
Et, s'il vient un rayon de soleil, il détonne
Et sur le sol découpe un grand carré brutal;
Le lit est étriqué comme un lit d'hôpital;
L'heure marche sans bruit sous son globe de verre.
Tout est froid, triste, gris, monotone et sévère,
Et, près du crucifix penché comme un fruit mûr,
Deux béquilles d'enfant, en croix, pendent au mur.

C'est une histoire simple et très mélancolique,
Que raconte l'étrange et lugubre relique :
Les baisers sur les mains froides des vieux parents;
La bénédiction tremblante des mourants;
Et puis deux orphelins tout seuls, le petit frère
Infirmes, étiolé, qui souffre et qui se serre,
Frileux, contre le sein d'un ange aux cheveux blonds,
La grande sœur, si pâle avec ses voiles longs,
Qui, la veille, devant le linceul et le cierge,
Jurait aux parents morts, à Jésus, à la Vierge,

D'être une mère au pauvre enfant, frêle roseau ;
Ce sont les petits bras tendus hors du berceau,
La douleur apaisée un instant par un conte,
L'insomnie et la voix de l'horloge qui compte
L'heure très lentement, les réveils pleins d'effrois,
Les soins donnés, les pieds nus sur les carreaux froids,
Les baisers appuyés sur la trace des larmes,
Et la tisane offerte, et les folles alarmes,
Et le petit malade à l'aurore n'offrant
Qu'un front plus pâle et qu'un sourire plus navrant.

Ce dévouement obscur a duré dix années.
Beauté, jeunesse, fleurs loin du soleil fanées,
Tout fut sacrifié, sans plainte et sans regret ;
Et quand, par les beaux soirs, un instant elle ouvrait
A la brise de mai charmante et parfumée
La fenêtre, toujours par prudence fermée,
Et laissait ses regards errer à l'horizon,
Une toux de l'enfant refermait sa prison.

Elle est libre aujourd'hui.

C'est une pauvre vieille,
Toujours en deuil, dévote, ascétique, pareille
Aux béguines qu'on voit errer dans le couvent.
Libre! Pauvre âme simple et douce! Bien souvent
Elle songe, très triste, à son cher esclavage,
Et, tout bas, d'une voix sourde, presque sauvage,
Elle dit : « Il est mort! » Puis elle s'attendrit,
Et reprend : « Il avait déjà beaucoup d'esprit.
Quand il était méchant, il m'appelait madame.
Il est mort! Le bon Dieu l'a pris. Sa petite âme
A des ailes. Il est un ange au paradis.
Sans quoi serait-il mort? Quelquefois, je me dis
Que Dieu prend les enfants pour en faire des anges.
Puis il avait des mots et des regards étranges :
Peut-être qu'il était ange avant d'être né?
Tes pleurs de chaque jour, ô pauvre condamné,
Valent bien tous les longs *Oremus* qu'on prodigue!
Puis un signe de croix était une fatigue
Pour son bras. Il savait souffrir, et non prier.
Il est mort! Une nuit, je l'entendis crier;
J'accourus, je penchai la tête vers sa couche,

Et sa dernière haleine a passé sur ma bouche;
Et depuis ce temps-là je n'ai plus de gaieté.
Le lendemain, des gens sombres l'ont emporté.
Pauvre martyr! Sa bière était toute petite!
J'ai laissé sur son cœur sa médaille bénite.
Cela fera plaisir au bon Dieu, n'est-ce pas?
Il est au ciel. Hélas! est-il heureux là-bas?
Les anges, on se fait parfois de ces chimères,
Ont-ils soin des enfants aussi bien que les mères?
Je doute. Pardonnez, Seigneur, à mon regret! »

Et, baissant ses grands yeux où l'âme transparait,
Elle active le cours rythmique et monotone
De son lent chapelet; et le soleil d'automne,
Qui dore les carreaux de ses rayons tremblants,
Met de vagues lueurs parmi ses cheveux blancs.





RÉDEMPTION

POUR aimer une fois encor, mais une seule,
Je veux, libertin repentant,
La vierge qui, rêveuse aux genoux d'une aïeule,
Sans m'avoir jamais vu m'attend.

Elle est pieuse et sage, elle dit ses prières
Tous les soirs et tous les matins,
Et ne livre jamais aux doigts des chambrières
Ses modestes cheveux châtons.

Quelquefois, le dimanche, en robe étroite et grise,
Elle sort au bras d'un vieillard,
Laisant errer la vague extase et la surprise
Innocente de son regard.

Et les oisifs n'ont point de pensers d'infamies
Devant ses yeux calmes et doux,
Lorsque, dans les jardins, chez les fleurs ses amies,
Elle arrive à ses rendez-vous.

Elle est ainsi, n'aimant que les choses fleuries,
Préférant, pour passer le soir,
Le patients travaux de ses tapisseries
Aux sourires de son miroir.

Elle a le charme exquis de tout ce qui s'ignore,
Elle est blanche, elle a dix-sept ans,
Elle rayonne, elle a la clarté de l'aurore
Comme elle a l'âge du printemps.

Les heures des longs jours pour elle passent brèves;
Et, s'exhalant comme un parfum,
Elle voit chaque nuit des blancheurs dans ses rêves,
Et toute sa vie en est un.

Telle elle est, ou du moins je la devine telle,
Lys candide, cygne ingénu.
Je la cherche, et bientôt, quand j'aurai dit : « C'est elle ! »
Quand elle m'aura reconnu,

Je veux lui donner tout, ma vie et ma pensée,
Ma gloire et mon orgueil, et veux
Choisir pour la nommer, enfin, ma fiancée,
Une nuit propice aux aveux.

Elle viendra s'asseoir sur un vieux banc de pierre,
 Au fond du parc inexploré,
Et me regardera sans baisser la paupière,
 Et moi, je m'agenouillerai.

Doucement dans mes mains je presserai les siennes,
 Comme on tient des oiseaux captifs,
Et je lui conterai des choses très anciennes,
 Les choses des cœurs primitifs.

Elle m'écouterà, pensive et sans rien dire,
 Mais fixant sur moi ses grands yeux,
Avec tout ce qu'on peut mettre dans un sourire
 D'amour pur et religieux.

Et ses yeux me diront, éloquences muettes,
 Ce que disent, à demi-voix,
Les amants dont on voit les claires silhouettes
 Blanchir l'obscurité des bois.

Et sans bruit, pour que seul, oh ! seul, je puisse entendre
L'ineffable vibration,
Jusqu'à moi son baiser descendra, grave et tendre,
Comme une bénédiction.

Et quand elle aura, pure, à ma coupable lèvre
Donné le baiser baptismal,
Sans doute, je pourrai guérir enfin ma fièvre
Et t'expulser, regret du mal.

Oui, bien qu'autour de moi plane toujours et rôde
L'épouvante de mon passé,
Que mon lit garde encor ta place toute chaude,
O désir vainement chassé !

Je pourrai, je pourrai, Nixe horrible, Sirène,
Secouer enfin la langueur
De mes sens, et purger, ô femme ! la gangrène
Dont tu m'as saturé le cœur,

Ainsi que fait du fard brûlant dont il se grime
L'histrion, chanteur d'opéras,
Ou comme un spadassin essuie, après le crime,
L'épée atroce sous son bras!



POÈMES DIVERS



LE JONGLEUR

A Catulle Mendès

LAS des pédants de Salamanque
Et de l'école aux noirs gradins,
Je vais me faire saltimbanque
Et vivre avec les baladins.

Que je dorme entre quatre toiles,
La nuque sur un vieux tambour,
Mais que la fraîcheur des étoiles
Baigne mon front brûlé d'amour!

Je consens à risquer ma tête
En jonglant avec des couteaux,
Si le vin, ce but de la quête,
Coule à gros sous sur mes tréteaux.

Que la bise des nuits flagelle
La tente où j'irai bivaquant,
Mais que le maillot où je gèle
Soit fait de pourpre et de clinquant !

Que j'aïlle errant de ville en ville,
Chassé par le corrégidor,
Mais que la populace vile
M'admire, ceint d'un bandeau d'or !

Qu'importe que sous la dentelle,
Devant mon cynisme doré,
Les dévotes de Compostelle
Se signent d'un air timoré,

Si la gitane de Cordoue,
Qui sait se mettre sans miroir
Des accroche-cœurs sur la joue
Et du gros fard sous son œil noir,

Trompant un hercule de foire,
Stupide et fort comme un cheval,
M'accorde un soir d'été la gloire
D'avoir un géant pour rival !

Croule donc, ô mon passé, croule,
Espoir des avenir mesquins,
Et que je tienne enfin la foule
Béante sous mes brodequins !

Que je la voie, ardente, suivre
Le cercle pur que décriront
Les sonores poignards de cuivre
Sur ma tête envolés en rond,

Et que, l'œil fou de l'auréole
Qu'allume ce serpent vermeil,
Elle prenne un jour pour idole
Le fier jongleur, aux dieux pareil !





INNOCENCE

A Léopold Horowitz

Si chétive, une haleine, une âme,
L'orpheline du porte-clés
Promenait dans la cour infâme
L'innocence en cheveux bouclés.

Elle avait cinq ans ; son épaule
Était blanche sous les haillons ;
Et, libre, elle emplissait la geôle
D'éclats de rire et de rayons.

Un bon vieux repris de justice
Sculptait pour elle des joujoux ;
L'ancien crime et le jeune vice
L'avaient prise sur leurs genoux ;

Et, rappelant la mandragore
Qui fleurit au pied du gibet,
Elle était plus charmante encore
Le jour qu'une tête tombait.





LA MORT DU SINGE

A Ernest d'Hervilly

FRISSONNANT jusque dans la moelle,
Pelé, funèbre et moribond,
Le vieux singe, près de son poêle,
Tousse en râlant et se morfond.

Composant, malgré sa détresse,
La douleur qui le fait mourir,
Il geint; mais sa plainte s'adresse
Au public qu'il veut attendrir.

Comme une phtisque de drame
Pâmée en ses neigeux peignoirs,
Il joint, avec des airs de femme,
Ses petits doigts ridés et noirs ;

Et des pleurs, traçant sur sa face
Deux sillons parmi les poils roux,
Font plus navrante sa grimace
Fait de rire et de courroux.

Vieil histrion, loin de tes planches,
Ainsi tu n'as pas regretté
Les bonds effarés dans les branches,
L'Inde immense, la liberté !

Ce que tu pleures, c'est la scène
Et ce palais de fil de fer
Dans lequel, parodiste obscène,
Grattant ton poil, montrant ta chair,

Railleur, tu faisais voir aux hommes
Ce qu'ils ont de vil et de laid,
Pour manger les trognons de pommes
Dont leur colère t'accablait!





RITOURNELLE

DANS la plaine blonde et sous les allées,
Pour mieux faire accueil au doux messidor,
Nous irons chasser les choses ailées,
Moi, la strophe, et toi, le papillon d'or.

Et nous choisirons les routes tentantes,
Sous les saules gris et près des roseaux,
Pour mieux écouter les choses chantantes,
Moi, le rythme, et toi, le chœur des oiseaux.

Suivant tous les deux les rives charmées
Que le fleuve bat de ses flots parleurs,
Nous vous trouverons, choses parfumées,
Moi, glanant des vers, toi, cueillant des fleurs.

Et l'amour, servant notre fantaisie,
Fera ce jour-là l'été plus charmant ;
Je serai poète, et toi poésie,
Tu seras plus belle, et moi plus aimant.





A UNE TULIPE

O rare fleur, ô fleur de luxe et de décor !
Sur ta tige toujours dressée et triomphante,
Le Velasquez eût mis à la main d'une infante
Ton calice lamé d'argent, de pourpre et d'or.

Mais, détestant l'amour que ta splendeur enfante,
Maîtresse esclave, ainsi que la veuve d'Hector,
Sous la loupe d'un vieux, inutile trésor,
Tu t'alanguis dans une atmosphère étouffante.

Tu penses à tes sœurs des grands parcs, et tu peux
Regretter le gazon des boulingrins pompeux,
La fraîcheur du jet d'eau, l'ombrage du platane ;

Car tu n'as pour amant qu'un bourgeois de Harlem,
Et dans la serre chaude, ainsi qu'en un harem,
S'exhalent sans parfum tes ennuis de sultane.





LE FEU FOLLET

PAR une nuit d'orage et sous un ciel en deuil,
Parfois le paysan qui sort d'une veillée
Aperçoit, au détour de la route mouillée,
Un feu follet énorme et fixe comme un œil.

S'il s'avance, domptant son effroi par orgueil,
Le feu recule, et semble, au fond de la feuillée
Par la brise de mer tordue et travaillée,
Une flamme d'alarme, au loin, sur un écueil ;

Mais s'il fuit, le poltron, et regarde en arrière,
Il voit tout près, tout près, l'inférieure lumière
Grossissant et dardant sur lui son œil mauvais.

O vieux désir ! pourquoi donc me poursuivre encore,
Puisque tu t'es enfui quand je te poursuivais ?
Quand donc t'éteindras-tu ? Quand donc viendra l'aurore ?





L'HOROSCOPE

A Emmanuel Glaser

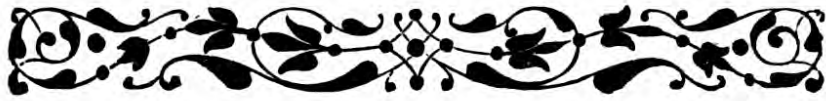
LES deux sœurs étaient là, les bras entrelacés,
Debout devant la vieille aux regards fatidiques
Qui tournait lentement, de ses vieux doigts lassés,
Sur un coin de haillon les cartes prophétiques.

Brune et blonde, et de plus fraîches comme un matin,
L'une sombre pavot, l'autre blanche anémone,
Celle-ci fleur de mai, celle-là fleur d'automne,
Ensemble elles voulaient connaître le destin.

« La vie, hélas ! sera pour toi bien douloureuse, »
Dit la vieille à la brune au sombre et fier profil.
Celle-ci demanda : « Du moins, m'aimera-t-il ?
— Oui. — Vous me trompiez donc. Je serai trop heureuse ! »

« Tu n'auras même pas l'amour d'un autre cœur, »
Dit la vieille à l'enfant blanche comme la neige.
Celle-ci demanda : « Moi, du moins, l'aimerai-je ?
— Oui. — Que me disiez-vous ? J'aurai trop de bonheur ! »





FERRUM EST QUOD AMANT

A José Maria de Heredia

Sous les pleurs du jet d'eau qui bruit dans la vasque,
Armide étreint les flancs du héros enchaîné ;
Près d'Arès, qui de sang ruisselle, Dioné
Mêle ses fins cheveux aux crins rudes d'un casque.

Donc, ô femme, toujours ton caprice fantasque
Aux boucles des brassards s'accroche fasciné !
Ton orgueil, par le glaive absurde dominé,
Tombe aux pieds des pesants pourfendeurs comme un masque.

Si tu t'offres ainsi, lubrique, à ces vainqueurs,
C'est qu'ils ont comme toi versé le sang des cœurs,
C'est que ta lèvre rouge est pareille à des traces

Sanglantes sur l'épée aux sinistres éclairs,
Et que, mieux qu'au miroir, dans l'acier des cuirasses
Tu te plais à mirer tes yeux cruels et clairs.





LE LYS

A Amédée Baudin

HORS du coffret de laque aux clous d'argent, parmi
Les fleurs du tapis jaune aux nuances calmées,
Le riche et lourd collier, qu'agrafent deux camées,
Ruisselle et se répand sur la table à demi.

Un oblique rayon l'atteint. L'or a frémi.
L'étincelle s'attache aux perles parsemées,
Et midi darde moins de flèches enflammées
Sur le dos somptueux d'un reptile endormi.

Cette splendeur rayonne et fait pâlir des bagues
Éparses, où l'onyx a mis ses reflets vagues
Et le froid diamant sa claire goutte d'eau ;

Et, comme dédaigneux du contraste et du groupe,
Plus loin, et sous la pourpre ombreuse du rideau,
Noble et pur, un grand lys se meurt dans une coupe.





CHANT DE GUERRE CIRCASSIEN

Du Volga, sur leurs bidets grêles,
Les durs Baskirs vont arriver.
Avril est la saison des grêles,
Et les balles vont le prouver.

Les neiges ont fini leurs fontes,
Les champs sont verts d'épis nouveaux ;
Mettons les pistolets aux fontes
Et les harnais d'or aux chevaux,

Que le plus vieux chef du Caucase
Bourre, en présence des aînés,
Avec le vé in d'un ukase
Les longs fusils damasquinés !

Qu'on ait le cheval qui se cabre
Sous les fourrures d'Astracan,
Et qu'on ceigne son plus grand sabre,
Son sabre de caïmacan !

Laissons les granges et les forges.
Que les fusils de nos aïeux
Frappent l'écho des vieilles gorges
De leur pétitement joyeux !

Et vous, prouvez, fières épouses,
Que celles-là que nous aimons,
Aussi bien que nous sont jalouses
De la neige vierge des monts !

Adieu, femmes qui serez veuves ;
Venez nous tendre l'étrier !
Et puis, si les cartouches neuves
Nous manquent, au lieu de prier,

Au lieu de filer et de coudre,
Pâles, le blanc linceul des morts,
Au marchand turc, pour de la poudre,
Vendez votre âme et votre corps !





VITRAIL

A Paul Verlaine

SUR un fond d'or pâli, les saints rouges et bleus
Qu'un plomb noir délimite en dessins anguleux,
Croisant les bras, levant au ciel un œil étrange :
Marc, brun, près du lion ; Mathieu, roux, près de l'ange ;
Et Jean, tout rose, avec l'oiseau des empereurs ;
Luc et son bœuf, qui fait songer aux laboureurs
Dont le Messie aux Juifs parle en ses paraboles :
Tous désignant d'un doigt rigide les symboles

Écrits sur un feuillet à demi déroulé ;
Notre Dame la Vierge, au front immaculé,
Présentant sur ses bras Jésus, le divin Maître,
Qui lève ses deux doigts pour bénir, comme un prêtre ;
Le bon Dieu, blanc vieillard qu'entourent les élus,
Inclinés sous le vol des chérubins joufflus ;
Et le Christ, abreuvé de fiel et de vinaigre,
Cambrant sur le bois noir son torse jaune et maigre.





LE FILS DES ARMURES

A Léopold Flameng

Tous les ducs morts sont là, gloire d'acier vêtue,
Depuis Othon le Saint jusqu'à Job le Bancal ;
Et devant eux, riant son rire musical,
L'enfant à soulever des armes s'évertue.

Chaque armure, où l'aïeul se survit en statue
Sous la fière couronne et le cimier ducal,
Joyeuse, reconnaît d'un regard amical
Sa race qui déjà joue avec ce qui tue.

Plongé dans un fauteuil de cuir rouge, gaufré
De fleurs d'or, l'écuyer, grand vieillard balaféré,
Feuillette un très ancien traité de balistique,

Et les vieux casques ont des sourires humains,
Cependant qu'au milieu de la chambre gothique
L'enfant chevauche sur une épée à deux mains.





LES AÏEULES

A Madame Judith Mendès

A la fin de juillet, les villages sont vides.
Depuis longtemps déjà des nuages livides,
Menaçant d'un prochain orage à l'occident,
Conseillaient la récolte au laboureur prudent.
Donc, voici la moisson, et bientôt la vendange :
On aiguise les faux, on prépare la grange,
Et tous les paysans, dès l'aube rassemblés,
Joyeux, vont à la fête opulente des blés.

Or, pendant tout ce temps de travail, les aïeules
Au village, devant les portes, restent seules,
Se chauffant au soleil et branlant le menton,
Calmes, et les deux mains jointes sur leur bâton ;
Car les travaux des champs leur ont courbé la taille.
Avec leur long fichu peint de quelque bataille,
Leur jupe de futaine et leur grand bonnet blanc,
Elles restent ainsi tout le jour sur un banc,
Heureuses, sans penser peut-être et sans rien dire,
Adressant un béat et mystique sourire
Au clair soleil, qui dore au loin le vieux clocher
Et mûrit les épis que leurs fils vont faucher.

Ah! c'est la saison douce et chère aux bonnes vieilles!
Les histoires autour du feu, les longues veilles
Ne leur conviennent plus. Leur vieux mari, l'aïeul,
Est mort ; et quand on est très vieux, on est tout seul :
La fille est au lavoir, le gendre est à sa vigne.
C'est triste, et cependant encore on se résigne,
S'il fait un beau soleil aux rayons réchauffants.

Elles aimaient naguère à bercer les enfants ;
Le cœur des vieilles gens, surtout à la campagne,
Bat lentement, et très volontiers s'accompagne
Du mouvement rythmique et calme des berceaux.
Mais les petits sont grands aujourd'hui ; ces oiseaux
Ont pris leur vol ; ils n'ont plus besoin de défense ;
Et voici que les vieux, dans leur seconde enfance,
N'ont même plus, hélas ! ce suprême jouet.

Elles pourraient encor bien tourner le rouet ;
Mais sur leurs yeux pâlis le temps a mis son voile ;
Leurs maigres doigts sont las de filer de la toile :
Car de ces mêmes mains, que le temps fait pâlir,
Elles ont déjà dû souvent ensevelir
Des chers défunts la froide et lugubre dépouille
Avec ce même lin filé par leur quenouille.

Mais ni la pauvreté constante, ni la mort
Des troupeaux, ni le fils aîné tombant au sort,

Ni la famine après les mauvaises récoltes,
Ni les travaux subis sans cris et sans révoltes,
Ni la fille, servante au loin, qui n'écrit pas,
Ni les mille tourments qui font pleurer tout bas,
En cachette, la nuit, les craintives aïeules,
Ni la foudre du ciel incendiant les meules,
Ni tout ce qui leur parle encore du passé
Dans l'étroit cimetière, à l'église adossé,
Où vont jouer les blonds enfants après l'école
Et qui cache, parmi l'herbe et la vigne folle,
Plus d'une croix de bois qu'elles connaissent bien,
Rien n'a troublé leur cœur héroïque et chrétien.

Et maintenant, à l'âge où l'âme se repose,
Elles ne semblent pas désirer autre chose
Que d'aller, en été, s'asseoir, vers le midi,
Sur quelque banc de pierre au soleil attiédi,
Pour regarder d'un œil plein de sereine extase
Les canards bleus et verts caquetant dans la vase,
Entendre la chanson des laveuses, et voir

Les chevaux de labour descendre à l'abreuvoir.
Leur sourire d'enfant et leur front blanc qui tremble
Rayonnent de bien-être et de candeur ; il semble
Qu'elles ne songent plus à leurs chagrins passés,
Qu'elles pardonnent tout, et que c'est bien assez
Pour elles que d'avoir, dans leurs vieilles années,
Les peines d'autrefois étant bien terminées,
Et pour donner la joie à leurs quatre-vingts ans,
Le grand soleil, ce vieil ami des paysans.







LE JUSTICIER

A Théodore de Banville

L'AN mil quatre cent trois, juste un mois après Pâques,
Le jour des bienheureux saint Philippe et saint Jacques,
Très haut et très puissant Gottlob, dit *le Brutal*,
Baron d'Hildburghausen, comte de Schnepfenthal,
Grand bailli d'Elbenau, margrave héréditaire
De Schlotemsdorff, seigneur du fleuve et de la terre,
Le doyen, le plus vieux des chevaliers saxons,
Qui, sur l'armorial, porte les écussons

De Ruhn et de Gommern écartelés, l'unique
Descendant d'une race altière et tyrannique,
Après être allé voir pendre trois paysans
Malgré la pluie et ses quatre-vingt-quatorze ans,
Vers l'Angelus, après souper, presque sans fièvre,
Mourut, les bras en croix et l'hostie à la lèvre,
En son château de Ruhn, sur l'Elbe.

On arbora

Le drapeau noir, et tout le pays respira.
Car on était alors dans les guerres civiles;
L'ivrogne Wenceslas avait vendu les villes
A prix d'or. Les seigneurs gouvernaient à leur gré,
Et le vieux droit avait dès longtemps émigré.
Or, il avait été cupide et sanguinaire,
Ce grand vieillard tout pâle et presque centenaire
Que le drap dessinait sur son lit de repos.
Il avait rétabli tous les anciens impôts ;
Et ses hallebardiers, démons de violence,
Faisaient payer les gens à coups de bois de lance.
Impôt sur la vendange, impôt sur la moisson,

Sur le gibier, sur les moulins, sur le poisson ;
Impôt même sur ceux qui font pèlerinage !
Impôt toujours, et, quand on refusait, carnage !
Le vieux margrave avait des vengeances d'enfer.
Vêtu de fer, ganté de fer, masqué de fer,
Il arrivait, suivi de ses piquiers avides,
Et d'un geste faisait garnir les gibets vides.
Les vassaux par le fer, la corde ou le bâton
Mouraient. Les jeunes gens prenaient le hoqueton ;
Mais les vieux ! Tout couverts de haillons et de lèpres,
Il leur fallait aller, après l'heure des vêpres,
Mendier un pain noir aux portes du couvent ;
Et, sur la grande route, on rencontrait souvent
Des mendiants douteux montrant d'horribles plaies.

Les bourgeois, enterrant les sous et les monnaies,
Avaient d'abord voulu se plaindre. Ils avaient pris
Un des leurs, un de ces malcontents à front gris,
Qui portent des rouleaux auxquels pend une cire
Et qui font la grimace en disant le mot : « Sire, »
Pour aller supplier l'archevêque-électeur,

A Trèves, en secret, et dire avec lenteur
Et sans fiel leurs griefs au très saint patriarche.
Mais Gottlob, du prud'homme ayant su la démarche,
Envoya devant lui deux beaux mulets très lourds
Portant ciboires d'or et chapes de velours ;
Et l'électeur, du bien de Dieu trop économe,
Reçut les dons et fit estraper le prud'homme.
Et l'on se tut.

Or, la misère redoublait,
Et Gottlob devenait centenaire. Il semblait
Qu'on ne dût jamais voir la fin de ce supplice.
Les vieilles lui donnaient le diable pour complice,
Et tous désespéraient, et l'on criait merci.
Enfin, il était mort ; c'était bien sûr. Aussi,
Comme les petits nids des forêts sont en joie
Quand la tempête emporte un vol d'oiseaux de proie,
Le bon peuple à grands cris saluait ce départ
En allumant des feux de nuit sur le rempart,
Comme à Noël, après le temps des pénitences ;
Et les manants dansaient en rond sous les potences.

Dans le château fermé, prêtant l'oreille aux bruits
Du lointain apportés par la brise des nuits,
Les soldats, inquiets, veillaient aux meurtrières ;
Et près du mort, un moine était seul en prières.
Assis dans un fauteuil de cuir, il rêvait, seul,
Observant sur le corps le dessin du linceul
Que rougissaient un cierge à droite, un cierge à gauche,
Et comparant ce lit funéraire à l'ébauche
Du marbre qu'on allait tailler pour le tombeau ;
Ou, quand l'air plus glacé ravivait un flambeau
Et détournait ainsi sa vague rêverie,
Il regardait dans l'ombre une tapisserie
Obscure où se tordaient, confus, des cavaliers ;
Ou bien suivait de l'œil l'arrête des piliers.
Il était seul. Parfois une flamme hardie
Sur les vitraux étroits réflétait l'incendie,
Et les cris des vassaux en liesse au dehors
Par instants arrivaient moins lointains et plus forts.

Rigide sous le froc et pareil aux fantômes,
Le moine s'était mis à réciter des psaumes

Souvent interrompus d'un lent *Miserere*,
Quand soudain il pâlit, et son œil égaré
S'emplit d'une épouvante effroyable et niaise.
Ses maigres doigts crispés aux deux bras de sa chaise
Il restait là, dompté, pétrifié, béant :
Le margrave s'était dressé sur son séant,
Voilé, blanc, et faisant de grands gestes étranges
Pour se débarrasser de ses funèbres langes.
Et celui qu'on croyait la pâture des vers
Apparut tout à coup vivant, les yeux ouverts,
Reconnut d'un regard vague et surpris à peine
Le moine, les flambeaux, le crucifix d'ébène,
Le bénitier plein d'eau bénite avec son buis,
Et dit d'une voix claire :

« Où suis-je ? Je ne puis
Dire si je rêvais ou si j'étais mort. Moine,
Mes neveux ont-ils pris déjà mon patrimoine
Et jeté bas le rouge étendard du beffroi ?
Suis-je défunt, ou suis-je encore maître chez moi ?
Réponds ! Puis, comme j'ai la tête encor troublée,

Cherche sur ce dressoir ma coupe ciselée,
Et me verse un grand coup de vin.

— En vérité,
Dieu puissant, — dit le moine, — il est ressuscité !

— Ressuscité ? J'étais donc mort ? Par mes ancêtres,
Je vais faire demain pavoiser mes fenêtres,
Recevoir mes neveux du haut de mon balcon,
Et leur offrir à tous une chasse au faucon,
Quand ils viendront, la larme à l'œil, pour mes obsèques,
Puis, après un repas comme en font vos évêques,
Les renvoyer tous gris abominablement. »

Le moine, avec deux doigts, se signa triplement
Sur la poitrine, sur le front et sur la bouche,
Se leva, fit un pas vers le vieillard farouche,
Et, d'une voix encor palpitante d'émoi,
Il dit :

— « Et maintenant, margrave, écoutez-moi :

Tout à l'heure, à genoux près de votre cadavre,
Je priais, en songeant que c'est chose qui navre
Que de voir un vieillard, un grand seigneur, partir
Sans avoir eu le temps de se bien repentir ;
Car l'absolution tombant des mains du prêtre
Est encore soumise à l'éternel *peut-être*,
Et, sans contrition, l'*Oremus* dépêché
Ne guérit point l'ulcère horrible du péché.
C'est pourquoi je priais avec ferveur dans l'ombre.
Nous vivons dans un siècle inexorable et sombre,
Monseigneur, dans un temps très pervers, où les grands,
Du malheur populaire, hélas ! sont ignorants.
Les gens de guerre ont tant piétiné l'Allemagne
Qu'il ne reste plus rien debout sur la campagne.
Les moissonneurs sont sans besogne, et nous n'aurons
Bientôt plus de travail que pour les forgerons.
C'est grand'pitié de voir les blés couchés, les seigles
Perdus, et les festins des vautours et des aigles,
Les seuls qui maintenant se nourrissent de chair.
On mendie à tous les moutiers ; le pain est cher.
Les villes ayant faim, les hameaux font comme elles ;

Et les mères n'ont plus de lait dans leurs mamelles.
De cela les puissants n'ont soucis ni remords.
Et moi, qui dois prier ici-bas pour les morts,
Ma prière est surtout pour les grands et les riches :
Car je vois des vassaux en pleurs, des champs en friches
Et des pendus bercés par le vent des forêts ;
Car je songe, margrave, aux éternels arrêts,
A la stricte balance où se pèsent les âmes,
Et j'entends le joyeux crépitement des flammes
Qu'attise avec sa fourche énorme le démon. »

Le margrave éclata de rire.

— « Un beau sermon ! —

Dit-il. — Et tu conclus ?

— Que si la mort tenace

Vous épargne, c'est une effrayante manace,
Un avis du Très-Haut, et que votre cercueil
Avant longtemps aura franchi le dernier seuil,
Et que Dieu vous accorde, en son omnipotence,
Gottlob, le juste temps de faire pénitence.

— Tu le vois, — dit Gottlob, — j'écoute de mon mieux
Ton homélie, étant aujourd'hui très joyeux
De n'avoir point quatre ais de chêne pour chemise.
Ne crois pas cependant qu'elle te soit permise
Davantage, et retiens que, si je le voulais,
Je te ferais chasser par deux de mes valets,
Fouillant derrière toi mes limiers pour te mordre
Aux jambes. Maintenant, je t'avais donné l'ordre
De m'aller vite ment quérir à boire ; va ! »

Le moine, qui s'était assis, se releva.
Son froc l'enveloppait de grandes lignes blanches ;
Ses mains, en l'air, sortaient tremblantes de ses manches ;
Et, sous l'ombre de sa cagoule, son regard
S'attachait fixement sur le marquis.

— « Vieillard,
Repens-toi ! — cria-t-il. — Avant que de descendre
Au tombeau, va souiller tes cheveux blancs de cendre,
Prends le cilice et prends la robe comme nous,
Aux marches des autels use tes vieux genoux,

Va chanter les répons et va baiser la pierre
Des cloîtres, et, la nuit, couche dans une bière.
Le martinet armé de ses pointes de fer
Entretenant la plaie ardente sur ta chair,
L'in pace, l'escalier gluant où l'on trébuche,
Le jeûne, le pain noir et l'eau bue à la cruche,
Sont doux pour un pécheur qui se repend si tard !

— Holà ! — cria Gottlob, — ridicule bâtard,
Sache d'abord qu'il n'est qu'un vêtement qui m'aïlle :
C'est mon habit de fer, qu'on forgea maille à maille,
Et que n'ont pu trouver les princes et les rois,
Quand j'étais lieutenant du duc Rodolphe trois
Et sergent de combat du bon empereur Charles,
Moi, Gottlob, haut seigneur de Ruhn, à qui tu parles.
Sache aussi que tous ceux qui portent de grands noms,
Et qui se font broder en or sur leurs pennons
Des mots latins parlant de courage et de morgue,
Ne savent point hurler des psaumes sous un orgue ;
Que leur musique, c'est le bruit des éperons,
C'est la note éclatante et fière des clairons,

Le frisson des tambours et le joyeux murmure
Des estocs martelant le cuivre d'une armure.
Sache aussi que je hais les frocards et tous ceux
Qui se cachent, poltrons, dans les cloîtres crasseux
Et ne lavent leurs mains qu'en prenant l'eau bénite.
Ainsi, tais-toi, bon frère, et m'obéis bien vite. »

Le moine vers le lit fit encore deux pas :

— « Redoute Dieu qui passe et qui ne revient pas.
Margrave, il est encor temps de sauver ton âme !
Mais tu fus vil, tu fus cruel, tu fus infâme ;
Tu sembles aujourd'hui ne plus te souvenir
De tes crimes ; mais Dieu, qui les doit tous punir,
Se rappelle, et la liste au ciel en est gravée.
Au sac de Schnepfenthal qui s'était soulevée,
Tu tuas d'un seul coup, stupide meurtrier,
Un échevin courbé jusqu'à ton étrier ;
Puis tu le fis couper en morceaux et suspendre
Au portail du donjon, qu'alors on pouvait prendre
Pour les crochets sanglants de l'étal des tripiers.

A la chasse, une fois, tu te chauffas les pieds
Dans le ventre béant d'un braconnier. Tes lances
Faisaient autour de toi régner de noirs silences ;
Mais qui t'aurait suivi, sûrement t'eût rejoint
Par le chemin sanglant que menaçaient du poing
Les laboureurs avec leurs familles en larmes.
Tu fis périr ta sœur enceinte. Tes gens d'armes
Pillaient les voyageurs jusque dans les faubourgs ;
Et tu fis promener, chevauchant à rebours
Des pourceaux, les bourgeois qui refusaient les dîmes.
J'en passe ! Et quand tu meurs, souillé de tous ces crimes,
Et quand le Tout-Puissant, comme surpris de voir
Ce monstre et te trouvant pour son enfer trop noir,
Te repousse du pied sur la terre et t'accorde
Le temps de lui crier enfin miséricorde,
Le ciel par ton orgueil est encore insulté !
Apprends donc maintenant toute la vérité :
Ah ! tu n'as pas assez d'un prêtre pour arbitre ?
Eh bien, vois cette flamme incendiant la vitre ;
Entends ces cris de joie au lointain éclatants ;
Écoute, et souviens-toi. Lorsque depuis longtemps

Un loup, un ours ou quelque autre bête sauvage
Exerçait dans nos bois antiques son ravage,
Et lorsqu'il est enfin tombé sous les épieux,
Le soir, sur les coteaux, on allume des feux
Autour desquels, grandis par les flammes rougeâtres,
Dansent, lourds et joyeux, les chasseurs et les pâtres.
Marquis, c'est la coutume en Saxe, n'est-ce pas ?
Puisqu'on en fait autant le jour de ton trépas,
Et qu'on te traite ainsi qu'une bête féroce...

— Silence ! — dit Gottlob avec un rire atroce ;
Et, se levant de ses deux poings sur l'oreiller,
Livide, fou de rage, il se mit à crier :

— Ah ! vous mettez la flamme aux bûches, misérables !
Ah ! vous jetez au feu les pins et les érables
Où je taillais jadis vos poteaux de gibet !
Sans mon réveil, demain, peut-être, l'on flambait,
Pour l'ébaudissement de toute la canaille,
Avec mes ormes gris un margrave de paille !
Ah ! vous coupez gaîment, pour les mettre en fagots,

Mes vieux chênes rugueux plantés du temps des Goths!
Soit ! Puisque mon bon peuple aime le feu qui flambe,
Dès ce soir, casque en tête et lance sur la jambe,
J'accours pour voir s'il est joyeux et rayonnant
Le feu qu'on entretient de graisse de manant,
Et je veux comparer les flammes et les braises.

— Gottlob, Satan aussi prépare ses fournaises !
Songe au feu qui rougeoie aux bouches des volcans,
Marquis, songe aux damnés tordus et suffocants
Qui, perdus dans le gouffre et sous les sombres porches,
Pour une éternité brûlent comme des torches ;
Songe qu'il est un Dieu ; songe que tu mourras,
Et que tous tes gibets, de leur unique bras,
Te montrent le chemin de l'abîme ! Margrave,
Songe qu'après ta mort, toi qui fus noble et brave
Et qui portais une hydre horrible à ton cimier,
Tu seras faible et nu comme un ver de fumier.
Alors, entraîné vers les flammes éternelles
Par les démons, saignant sous l'ongle de leurs ailes,
La corde aux mains, la fourche aux reins, les fers aux pieds,

Tu roidiras tes vieux membres estropiés
Sans pouvoir fuir ce feu vers lequel on te penche,
Et dont l'ardeur fera flamber ta barbe blanche.

— Soit donc! — reprit le vieux margrave. — Je te dis,
Moine, d'aller offrir tes clés de paradis
A cette populace à chanter occupée,
Et dont bientôt, par la grâce de mon épée,
Plus d'un aura besoin d'avoir les cieux conquis.
Pour mon compte, Satan est prince, moi marquis
Et j'irai le rejoindre en égal, car nous sommes
Tous les deux de très bons et très vieux gentilshommes.
Puis je retrouverai là-bas, dans son enfer,
Mes meilleurs compagnons de combat, que le fer
Jadis faucha parmi les sanglantes tempêtes,
Et nous nous donnerons des tournois et des fêtes.
Quant à vous, mes mignons, qui vous réjouissez,
Et qui faites des feux de paille, et qui dansez,
Je vais donner à tout le monde un peu de joie
Et régaler si bien mes chers oiseaux de proie
Que, dans cent ans, vos fils ôteront leur chapeau

Quand ils traverseront l'ombre de mon tombeau. »
Et Gottlob, haletant d'une horrible folie,
Tourna son regard noir vers une panoplie
Où s'épanouissaient, comme une fleur de fer
Énorme, vingt estocs, au reflet dur et clair,
Que reliaient entre eux des toiles d'araignée,
Puis, s'élançant, car elle était trop éloignée,
Mit hors du lit sa jambe horrible de vieillard.

Le moine devant lui s'étant dressé, hagard.

— « Meurs donc dans ton blasphème et ton impénitence ! »
Dit-il ; et d'un seul bond franchissant la distance
Qui le sépare encor du vieillard éperdu,
Nu-tête, et laissant voir, sous son crâne tondu,
Ses yeux creux et brillants comme un foyer de forge,
Calme et tragique, il prend le margrave à la gorge,
Et, malgré cette voix qui crie : « A l'assassin ! »
Malgré ces cheveux blancs épars sur le coussin,
Il l'étrangle en disant :

— « Cette fois-ci, margrave,
Meurs pour de bon ! »

Alors, toujours tranquille et grave,
Il ramène le drap rejeté sur le mort,
Comme fait une mère à son enfant qui dort,
Ramasse un des flambeaux renversé, le rallume,
Puis se met à genoux, ainsi qu'il a coutume
De faire quand il prie à l'ombre du saint lieu,
Joint les deux mains, et dit :

— « Je me confesse à Dieu. »



INTIMITÉS

1867



I

AFIN de louer mieux vos charmes endormeurs,
Souvenirs que j'adore, hélas! et dont je meurs,
J'évoquerai, dans une ineffable ballade,
Aux pieds du grand fauteuil d'une reine malade,
Un page de douze ans, aux traits déjà pâlis,
Qui, dans les coussins bleus brodés de fleurs de lys,
Soupirera des airs sur une mandoline,
Pour voir, pâle parmi la pâle mousseline,

La reine soulever son beau front douloureux,
Et surtout pour sentir, trop précoce amoureux,
Dans ses lourds cheveux blonds, où le hasard la laisse,
Une fiévreuse main jouer avec mollesse.
Il se mourra du mal des enfants trop aimés;
Et parfois, regardant par les vitraux fermés
La route qui s'en va, le nuage qui passe,
La voile sur le fleuve et l'oiseau dans l'espace,
La liberté, l'azur, le lointain, l'horizon,
Il songera qu'il est heureux dans sa prison,
Qu'au salubre parfum des forêts il préfère
La chambre obscure et son étouffante atmosphère,
Que ces choses ne lui font rien, qu'il aime mieux
Sa mort exquise et lente, et qu'il n'est envieux
Que si, par la douleur arrachée à son rêve,
La reine sur le coude un moment se soulève
Et regarde longtemps de ses yeux assoupis
Le lévrier qui dort en rond sur le tapis.



ELLLE viendra ce soir; elle me l'a promis.
Tout est bien prêt. Je viens d'éloigner mes amis,
De brûler des parfums, d'allumer les bougies,
Et de jeter au feu les fades éloges
Que j'ai faites alors qu'elle ne venait pas;
Et j'attends. Tout à l'heure elle viendra. Son pas
Retentira, léger comme un pas de gazelle,
Et déjà ce seul bruit me paiera de mon zèle.

Elle entrera, troublée et voilant sa pâleur.
Nous nous prendrons les mains, et la douce chaleur
De la chambre fera sentir bon sa toilette.

O les premiers baisers à travers la voilette!





III

C'EST lâche! J'aurais dû me fâcher, j'aurais dû
Lui dire ce que c'est qu'un bonheur attendu
Si longtemps et qui manque, et qu'une nuit pareille
Qu'on passe, l'œil fixé sur l'horloge et l'oreille
Tendue au moindre bruit vague dans l'escalier.
C'est lâche! J'aurais dû me faire supplier,
Avoir à pardonner la faute qu'on avoue
Et boire en un baiser ses larmes sur sa joue.



Mais elle avait un air si tranquille et si doux,
Qu'en la voyant je suis tombé sur les genoux ;
Et, me cachant le front dans les plis de sa jupe,
J'ai savouré longtemps la douceur d'être dupe.
Je n'ai pas exigé de larmes ni d'aveux,
Car ses petites mains jouaient dans mes cheveux.
Tandis que ses deux bras m'enlaçaient de leur chaîne,
D'avance j'absolvais la trahison prochaine,
Et, vil esclave heureux de reprendre ses fers,
J'ai demandé pardon des maux que j'ai soufferts.





IV

IL faisait presque nuit. La chambre était obscure.
Nous étions dans ce calme alangui que procure
La fatigue, et j'étais assis à ses genoux.
Ses yeux cernés, mais plus caressants et plus doux,
Se souvenaient encor de l'extase finie,
Et ce regard voilé, long comme une agonie,
Me faisait palpiter le cœur à le briser.
Le logis était plein d'une odeur de baiser;

Ses magnétiques yeux me tenaient sous leurs charmes;
Et je lui pris les mains et les couvris de larmes.
Moi qui savais déjà l'aimer jusqu'à la mort,
Je vis que je l'aimais bien mieux et bien plus fort
Et que ma passion s'était encore accrue.

Et j'écoutais rouler les fiacres dans la rue.





SA chambre bleue est bien celle que je préfère.
Mon bouquet du matin s'y fane, et l'atmosphère
Languissante s'empreint de parfums assoupis ;
Les longs et fins rideaux, tombant sur le tapis,
Attendrissent encor le jour discret et sobre
Que leur verse une tiède après-midi d'octobre.

Au coin du feu mourant deux fauteuils rapprochés
Semblent causer entre eux de nos prochains péchés.
Un coussin traîne là sans raison; mais le fourbe
S'offrira tout à l'heure au genou qui se courbe.





VI

LA plus lente caresse, amie, est la meilleure,
N'est-ce pas? Et tu hais l'instant funeste où l'heure
Rappelle avec son chant métallique et glacé
Qu'il se fait tard, très tard, et qu'il est dépassé
Déjà le temps moral d'un bain ou d'une messe;
Car ce sont les adieux alors, et la promesse
De revenir. — Et puis nous oublions encor!

Mais l'horloge, implacable avec son timbre d'or,
Recommence. Tu veux te sauver; tu te troubles.

Hélas ! et nous devons mettre les baisers doubles.





VII

SEPTEMBRE au ciel léger taché de cerfs-volants
Est favorable à la flânerie à pas lents,
Par la rue, en sortant de chez la femme aimée,
Après un tendre adieu dont l'âme est parfumée.
Pour moi, je crois toujours l'aimer mieux et bien plus
Dans ce mois-ci, car c'est l'époque où je lui plus.
L'après-midi, je vais souvent la voir en fraude ;
Et, quand j'ai dû quitter la chambre étroite et chaude,

Après avoir promis de bientôt revenir,
Je m'en vais devant moi, distrait. Le souvenir
Me fait monter au cœur ses effluves heureuses;
Et de mes vêtements et de mes mains fiévreuses
Se dégage un arôme exquis et capiteux,
Dont je suis à la fois trop fier et trop honteux
Pour en bien définir la volupté profonde :
— Quelque chose comme une odeur qui serait blonde.





VIII

LE crépuscule est triste et doux comme un adieu.
A l'Orient déjà, dans le ciel sombre et bleu
Où lentement la nuit qui monte étend ses voiles,
De timides clartés, vagues espoirs d'étoiles,
Contemplant l'Occident clair encor, y cherchant
Le rose souvenir d'un beau soleil couchant.
Le vent du soir se tait. Nulle feuille ne tremble,
Même dans le frisson harmonieux du tremble;

Et l'immobilité se fait dans les roseaux
Que l'étang réfléchit au miroir de ses eaux.
En un parfum ému chaque fleur s'évapore
Pure, et les rossignols ne chantent pas encore.

Pour échanger tout bas nos éternels aveux,
Chère, nous choisirons cette heure, si tu veux ;
Nous prendrons le chemin tournant de la colline.
Mon front se penchera vers ton front qui s'incline,
Et nos baisers feront des concerts infinis,
Si doux que les oiseaux, réveillés dans leurs nids,
Trouveront la musique à cette heure indiscreète,
Et se demanderont quelle bergeronnette
Ou quel chardonneret est assez débauché
Pour faire l'amour quand le soleil s'est couché.





IX

A Paris, en été, les soirs sont étouffants.

Et moi, noir promeneur qu'évitent les enfants,
Qui fuis la joie et fais, en flanant, bien des lieues,
Je m'en vais ces jours-là vers les tristes banlieues.
Je prends quelque ruelle où pousse le gazon
Et dont un mur tournant est le seul horizon.
Je me plais dans ces lieux déserts où le pied sonne,

Où je suis presque sûr de ne croiser personne.
Au-dessus des enclos les tilleuls sentent bon ;
Et sur le plâtre frais sont écrits au charbon
Les noms entrelacés de *Victoire* et d'*Eugène*,
Populaire et naïf monument, que ne gêne
Pas du tout le croquis odieux qu'à côté
A tracé gauchement, d'un fusain effronté,
En passant après eux la débauche impubère.

Et, quand s'allume au loin le premier réverbère,
Je gagne la grand'rue, où je puis encor voir
Des boutiquiers prenant le frais sur le trottoir,
Tandis que pour montrer un peu ses formes grasses,
Avec son prétendu leur fille joue aux grâces.





X

JE suis un pâle enfant du vieux Paris, et j'ai
Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé.
Au pays bleu mon âme en vain se réfugie,
Elle n'a jamais pu perdre la nostalgie
Des verts chemins qui vont là-bas, à l'horizon.
Comme un pauvre captif vieilli dans sa prison
Se cramponne aux barreaux étroits de sa fenêtre
Pour voir mourir le jour et pour le voir renaître,

Ou comme un exilé, promeneur assidu,
Regarde du coteau le pays défendu
Se dérouler au loin sous l'immensité bleue,
Ainsi je fuis la ville et cherche la banlieue.
Avec mon rêve heureux j'aime partir, marcher
Dans la poussière, voir le soleil se coucher
Parmi la brume d'or, derrière les vieux ormes,
Contempler les couleurs splendides et les formes
Des nuages baignés dans l'Occident vermeil;
Et, quand l'ombre succède à la mort du soleil,
M'éloigner encor plus par quelque agreste rue
Dont l'ornière rappelle un sillon de charrue,
Gagner les champs pierreux, sans songer au départ,
Et m'asseoir, les cheveux au vent, sur le rempart.

Au loin, dans la lueur blême du crépuscule,
L'amphithéâtre noir des collines recule,
Et, tout au fond du val profond et solennel,
Paris pousse à mes pieds son soupir éternel.
Le sombre azur du ciel s'épaissit. Je commence
A distinguer des bruits dans ce murmure immense,

Et je puis, *écoutant*, rêveur et plein d'émoi,
Le vent du soir froissant les herbes près de moi
Et, parmi le chaos des ombres débordantes,
Le sifflet douloureux des machines stridentes,
Ou l'aboïement d'un chien, ou le cri d'un enfant,
Ou le sanglot d'un orgue au lointain s'étouffant,
Ou le tintement clair d'une tardive enclume,
Voir la nuit qui s'étoile et Paris qui s'allume.





XI

ELLLE est un peu pédante, et, lorsque nous lisons,
Tout en laissant rôtir sa pantoufle aux tisons,
Elle laisse échapper un fin mot de critique.
Moi, comme j'ai fait choix d'un livre sympathique,
Comme il est quelquefois signé par un ami,
Je le défends, mais trop faiblement, à demi,
Les amoureux ayant des lâchetés infâmes.
— Les poètes pourtant sont bien compris des femmes,

Non ceux que le lyrisme emporte aux fiers sommets,
Mais les doux, les souffrants, mais Sainte-Beuve, mais
Musset, quand il s'abstient de rire, et Baudelaire,
Lorsque, pour engourdir son mal et sa colère,
Il se plonge dans les parfums lourds de langueur.
— Elle aime ces divins interprètes du cœur.
Moi, je lis à ses pieds, et relis le passage
Où, comme elle l'a dit, l'auteur n'était pas sage,
Doux nid de vers où des baisers étaient tapis.

Et le livre souvent tombe sur le tapis.





XII

QUELQUEFOIS tu me prends les mains et tu les serres,
Tu fixes sur les miens tes yeux bons et sincères,
Et, me parlant avec cette ferme douceur
Qui tient du camarade et qui tient de la sœur,
Mêlant dans tes discours les douces réprimandes
Aux encouragements tendres, tu me demandes
Quelles longues douleurs et quels chagrins aigris

M'ont fait le front si pâle et les yeux si meurtris.
Je prétexte d'abord des tristesses confuses,
Des ennuis qu'il vaud mieux taire; mais tu refuses
De me croire, et j'avoue un souci bien banal.
Je te confie alors, tout honteux, qu'un journal
Qui trouve des oisifs quelconques pour le lire,
Vient d'insulter mon art, mes frères et la Lyre,
Que je m'en suis ému, mais que je m'y ferai,
— Alors, amie, avec ton regard préféré,
Qui se charge un moment de bienveillants reproches,
Pour me mettre les bras au cou tu te rapproches,
Et, donnant à ta voix son charme captivant,
Tu me railles tout bas, et tu me dis : — « Enfant !
Enfant, qui se permet de garder ce front blême
Et ces grands yeux remplis de chagrin, quand on l'aime !
Ces poètes ingrats, ils sont trop adorés !
Nous les reconnaissons à leurs beaux doigts dorés
Encor d'avoir saisi les papillons du rêve,
Et nous sentons frémir nos cœurs de filles d'Eve.
C'est d'abord un attrait vaguement vaniteux
Qui nous séduit; car nous savons que ce sont eux

Qui domptent la pensée et le rythme rebelles
Pour dire aux temps futurs combien nous fûmes belles.
Mais, les Èves toujours écoutant les démons,
Nous les aimons, et puis après nous les aimons
Encor, parce qu'eux seuls savent parler aux femmes.
Ainsi donc vous auriez les rêves et les âmes,
Poètes, vous seriez les heureux, vous auriez
La rose qui parfume et fleurit vos lauriers,
Vous auriez cette joie, et, parce que l'envie
Aura mordu le vers qu'une femme ravie
La veille avait trouvé peut-être le plus beau,
Ainsi qu'un écolier qui se plaint d'un bobo
Vous nous reviendriez tout pleurants et moroses! »

— Je t'écoute, mignonne, et tu me dis ces choses
D'un accent qui caresse et, doucement moqueur,
Éveille la gaieté franche qui vient du cœur,
Et tu me les redis, jusqu'à ce qu'applaudisse
Ma pensée oubliant la haine et l'injustice;
Et tu n'en parles plus que lorsque l'entretien
Te fait bien voir mon cœur heureux comme le tien.

Ainsi nous devisons longtemps à l'aventure ;
Et, quand c'est bien assez parler littérature,
Afin que ton conseil me soit plus précieux,
Tu me fais le baiser que tu sais, sur les yeux.





XIII

LE soleil froid donnait un ton rose au gresil,
Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain, jusqu'à nous, une enfant presque nue

Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin
Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute, et s'était dit : Ils seront généreux.
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse.
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures.
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures,
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon,
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.
— Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes;
Mais la gaiété s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.

Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.



XIV

JE ne suis plus l'enfant et tu n'es plus l'espiègle
Qui naguère, le long des verts épis de seigle,
Effarions les oiseaux du printemps par nos jeux,
Ou qui marchions, le long des aubépins neigeux
Dont la branche en passant vous taquine et vous frôle,
Enlacés et l'épaule appuyée à l'épaule,
Parlant tout bas d'amour qu'on ne peut épuiser,
Et ton front juste à la hauteur de mon baiser.

Six ans se sont passés depuis lors, six années !
Et le beau temps n'est plus des blondes matinées,
Du ciel dans le regard, du vent dans les cheveux,
De la lèvre chanteuse et facile aux aveux,
Et des perles d'argent du rire qui s'égrène
Comme une fleur qui sème au loin sa folle graine.
— Nous ne regrettons pas, sans doute, nos vingt ans,
Car notre amour loyal grandit avec le temps ;
Mais le mien ne devient ni courageux ni mâle.
Je suis toujours enfant pour souffrir ; et plus pâle
Est mon front, et mon cœur plus sombre et plus amer.
Tel qu'à l'écueil revient le lourd paquet de mer,
La cigogne au clocher et la flèche à la cible,
Tel je reviens toujours à mon rêve impossible :
A ton amour pour moi, qui te met en danger ;
Aux courts instants d'oubli qu'il nous faut abréger,
Car nous savons tous deux qu'un espion les compte ;
A ce bonheur que nous cachons comme une honte ;
A ce logis que j'ose à peine orner de fleurs,
Où je viens en secret, comme font les voleurs,
Et dans lequel tu vis, hélas ! emprisonnée ;

A tes chagrins ; et puis à la vingtième année,
Au temps des longs chemins qu'on fait à petits pas,
Échangeant des serments légers, ne sachant pas
Qu'il faudra tant souffrir et que c'est pour la vie ;
Au bon temps où, parmi la nature ravie,
On s'aime en ne songeant qu'à la beauté des cieux ;

— Et je t'écris cela, les larmes dans les yeux.





XV

Au fond, je suis resté naïf, et mon passé,
Bien que sombre, n'a pas tout à fait effacé
De mon cœur la première et candide chimère ;
Et, lorsque je rencontre allant devant leur mère,
Timides sous les yeux ardents des connaisseurs,
Deux fillettes de seize à dix-huit ans, deux sœurs
Se ressemblant, avec d'identiques toilettes,
Et portant, comme deux joyeuses goëlettes

Dont les mêmes couleurs pavoisent les haubans,
Le même air d'innocence et les mêmes rubans,
Je suis heureux. J'en ai quelquefois pour des heures
A me bercer alors d'espérances meilleures,
A rêver d'un doux nid, d'un amour de mon choix,
Et d'un bonheur très long, très calme et très bourgeois.
J'imagine déjà la saveur indicible
Du livre qu'on ferait près du foyer paisible,
Tandis qu'une adorée, aux cheveux blonds ou noirs,
Promènerait les flots neigeux de ses peignoirs
Par la chambre à coucher étroite et familière,
Pour allumer la lampe et remplir la théière.

Mais cette illusion ne dure pas longtemps;
Et tu reviens avec tes désirs irritants,
Passé, passé fatal, par qui ma vie est prise,
Poison amer et doux, dont on meurt, mais qui grise !
Et toutes les ardeurs du mauvais souvenir,
Qui viennent s'imposer à mes sens et ternir
Les naïves blancheurs à peine encore écloses,
Sont comme des moineaux qui, dans le mois des roses,

S'installeraient, parmi tous les autres jardins,
Pour prendre leurs ébats effrontés et badins,
Se becqueter à l'aise et palpiter des ailes,
Dans un pensionnat de jeunes demoiselles.





XVI

L'AUTRE soir, en parlant à cette jeune fille
D'un rien, du chiffon blanc que brodait son aiguille,
Du ruban que parmi ses nattes elle avait,
Vain prétexte pour mieux admirer le duvet
Des petits cheveux blonds frisant près de l'oreille,
Et cette ombre, au reflet d'une rose pareille,
Du menton mollement replié sur le cou,
Tout en causant, je fis, dis-je, ce rêve fou :

Que rien n'était charmant comme une demi-teinte,
Que cette enfant avait la timidité sainte
Des longs cils d'or voilant les chastes regards bleus,
Et des gestes d'hermine effrayés et frileux ;
Et déjà ma pensée absorbante et jalouse
Se la représentait comme une blanche épouse,
Pure et douce, au milieu d'un frais intérieur
Égayé par les jeux d'un bel enfant rieur.

Et cette impression qu'elle m'avait donnée
Dura le lendemain toute la matinée,
Si bien que j'espérais presque un amour naissant.

Le bon rêve ! j'étais comme un convalescent
Faible encore et fiévreux, mais qui se sent renaître
Et qui, dans les coussins, auprès de sa fenêtre,
Devant un ciel d'avril plein d'azur rajeuni,
Sourit en se disant que tout n'est pas fini,
Tandis qu'un feu discret meurt dans les cendres chaudes
Et qu'il voit au jardin en vives émeraudes
Sur les arbustes noirs éclater les bourgeons.

Les nuages, avec lesquels nous voyageons,
Lui parlent d'horizon, d'air pur, de libres courses
Dans les grands bois charmés du murmure des sources,
De la ferme, avec son bonnet de chaumes blonds,
Croulante sous l'assaut fantasque des houblons
Et de loin devinée à son odeur d'étable,
Où, vers le soir, dans la salle basse, on s'attable ;
Et, tout en caressant son menton amaigri,
Heureux, tendre, oubliant déjà son mal guéri
Qui lui fut un miroir des amitiés fidèles,
Il songe au tout prochain retour des hirondelles.





TABLE

LE RELIQUAIRE

	Pages.
Prologue	3
Vers le Passé	5
Solitude.	9
Adagio	11
A tes yeux	15
<i>Et nunc et semper</i>	17
L'Étape.	19
Sous les branches.	21

	Pages.
La Trêve	23
Bouquetière	25
Le Cabaret	29
La Vague et la Cloche	31
Une Sainte.	33
Rédemption	39

POÈMES DIVERS

Le Jongleur	47
Innocence	51
La Mort du Singe.	53
Ritournelle.	57
A une Tulipe	59
Le Feu follet.	61
L'Horoscope	63
<i>Ferrum est quod amant.</i>	65
Le Lys	67
Chant de guerre Circassien.	69

TABLE.

143

	Pages
Vitrail.	73
Le fils des Armures.	75
Les Aïeules	77
Le Justicier	83
INTIMITÉS.	103



PARIS. — Imp. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers.

4. — 4792.

Handwritten: 75762331

75762331

FRANÇOIS COPPÉE

①

PREMIÈRES
POÉSIES

Le Reliquaire. — Poèmes divers.

Intimités.

SEPTIÈME ÉDITION

145



I/P 3702
A 10

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

1925

1911

1912

1913

1914

1915

1916

1917

1918

1919

1920

1921

1922

1923

101

38507e

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
FRANÇOIS COPPÉE

Édition in-18 jésus, papier vélin

POÉSIE

Premières Poésies (<i>Le Reliquaire. — Poèmes divers. — Intimités</i>). 1 v.	3 »	La Nourrice. 1 vol.	» 75
Poèmes modernes. 1 vol.	3 »	En province. 1 vol.	» 75
La Bénédiction, <i>poème</i> . 1 vol.	» 50	Le Liseron. 1 vol.	» 75
La Grève des Forgerons, <i>poème</i> . 1 v.	» 75	La Tête de la Sultane. 1 vol.	» 75
Lettre d'un Mobile breton. 1 vol.	» 50	Résurrection. 1 vol.	» 50
Plus de sang! (<i>Avril 1871</i>). 1 vol.	» 50	L'Amiral Courbet. 1 vol.	» 50
Les Humbles. 1 vol.	3 »	Le Banc. 1 vol.	» 50
Le Cahier rouge. 1 vol.	3 »	Le Défilé. 1 vol.	» 50
Olivier, <i>poème</i> . 1 vol.	2 »	Le Roman de Jeanne. 1 vol.	» 75
Le Naufragé, <i>poème</i> . 1 vol.	» 50	Arrière-Saison. 1 vol.	2 »
Les Récits et les Élégies (<i>Récits épiques. — L'Exilée. — Les Mois. — Jeunes filles</i>). 1 vol.	3 »	Une mauvaise Soirée. 1 vol.	» 75
La Veillée, <i>poème</i> . 1 vol.	» 50	A une Pièce d'or. 1 vol.	» 50
La Marchande de Journaux, <i>conte parisien</i> . 1 vol.	» 75	A l'Empereur Frédéric III. 1 vol.	» 50
La Bataille d'Hernani, <i>poésie</i> . 1 vol.	» 50	A Brizeux. 1 vol.	» 50
La Maison de Molière. 1 vol.	» 50	Les Paroles sincères. 1 vol.	3 »
L'Épave, <i>poème</i> . 1 vol.	» 50	Le Coup de Tampon. 1 vol.	» 50
Contes en Vers et Poésies diverses. 1 vol.	3 »	L'Homme-Affiche. 1 vol.	» 50
L'Enfant de la Balle. 1 vol.	» 75	A LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice de Russie. 1 vol.	» 50
Pour le Drapeau. 1 vol.	» 50	L'Étable. 1 vol.	» 50
Aux Bourgeois d'Amsterdam. 1 vol.	» 50	Dans une Église de Village. 1 vol.	» 50
Les Boucles d'Oreilles. 1 vol.	» 75	Prière pour la France. 1 vol.	» 50
Le petit Épicier. 1 vol.	» 50	Le Devoir nouveau. 1 vol.	» 50
		Au Président Krüger.	» 50
		Dans la Prière et dans la Lutte. 1 v.	3 »
		Des Vers français. 1 vol.	3 »
		Une Lettre de Christmas. 1 vol.	» 50

THÉÂTRE

Le Passant, <i>comédie en un acte, en vers</i> . 1 vol.	1 »	Le Luthier de Crémone, <i>comédie en un acte, en vers</i> . 1 vol.	1 50
Deux Douleurs, <i>drame en un acte, en vers</i> . 1 vol.	1 50	Le Trésor, <i>comédie en un acte, en vers</i> . 1 vol.	1 50
Fais ce que dois, <i>épisode dramatique en un acte, en vers</i> . 1 vol.	1 »	La Korrigane, <i>ballet fantastique en deux actes, en collaboration avec L. Mérante</i> . 1 vol.	1 »
L'Abandonnée, <i>drame en deux actes, en vers</i> . 1 vol.	2 »	Madame de Maintenon, <i>drame en cinq actes, en vers</i> . 1 vol.	3 »
Les Bijoux de la Délivrance, <i>scène en vers</i> . 1 vol.	» 75	Severo Torelli, <i>drame en cinq actes, en vers</i> . 1 vol.	2 50
Le Rendez-vous, <i>comédie en un acte, en vers</i> . 1 vol.	1 »	Les Jacobites, <i>drame en cinq actes, en vers</i> . 1 vol.	2 50
Prologue d'ouverture pour les matinales de la Gaîté. 1 vol.	» 50	Le Pater, <i>drame en un acte, en vers</i> . 1 vol.	1 »
La Guerre de Cent Ans, <i>drame en cinq actes, avec prologue et épilogue, en vers, en collaboration avec A. d'Arlois</i> . 1 vol.	3 »	Pour la Couronne, <i>drame en cinq actes, en vers</i> . 1 vol.	2 50

PROSE

Une Idylle pendant le Siège. 1 vol.	3 50	Mon Franc parler. 3 ^e série. 1 vol.	3 50
Contes en Prose. 1 vol.	3 50	Mon Franc parler. 4 ^e série. 1 vol.	3 50
Vingt Contes nouveaux. 1 vol.	3 50	Le Coupable. 1 vol.	3 50
Contes rapides. 1 vol.	3 50	La Bonne Souffrance. 1 vol.	3 50
Henriette. 1 vol.	3 50	A voix haute. 1 vol.	3 50
Toute une Jeunesse. 1 vol.	3 50	Contes pour les Jours de Fête. 1 vol.	3 50
Longues et Brèves. 1 vol.	3 50	Rivales. 1 vol. illustré.	2 »
Les Vrais Riches. 1 vol. illustré.	3 50	Henriette. 1 vol. illustré.	2 »
Mon Franc parler. 1 vol.	3 50	Contes tout simples. 1 vol. illustré.	2 »
Mon Franc parler. 2 ^e série. 1 vol.	3 50		





